

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 46

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Meylan, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

employé à 2,000 fr. comment il s'y prendra pour nouer les deux bouts? Et ne me dites pas que ce sont là des exceptions, des exagérations; non, et d'ailleurs vous en savez plus long que moi là-dessus.

La passion du volant tient du prodige. On se contente d'un d'abord, qui court timide le long du bas de la robe, puis petit à petit on s'enhardit et les volants vont s'étageant et bouillonnant jusqu'à la ceinture.

— Là, le noeud de ruban joue un rôle prépondérant. La femme qui est censée se respecter ne s'habille plus sans cela. Quelquefois il est simple et n'ajoute rien à l'agrément de la toilette, tantôt il revêt des dimensions insensées qui en font un appendice ridicule.

Maintenant, Madame, convenez que c'est vraiment une chose étrange que ce que vous achetez sous le nom de chapeaux. C'est tout, sauf cela.

Si au moins une fois montés, ces affreux petits objets, garnis de crêpe ou de dentelles, agrémentés de plumes ou de fleurs, avaient quelque chose de posé, de comme il faut, mais pas du tout. Ils sont voyants, provoquants, quand ils ne sont pas effrontés. Ce dernier qualificatif n'est pas trop fort, si on l'applique à cette manière de chapeau de matelot qui couvre à peine le sinciput et donne cet air évaporé que vous savez.

Nous autres hommes qui sommes témoins et dupes de toutes ces aberrations, si nous essayons de protester, nous passons auprès des dames pour des êtres sans cœur, sans goût, ne comprenant pas notre siècle.

Dans notre propre intérieur, où nous devrions pourtant avoir notre mot à dire, si nous intervenons dans la toilette de nos épouses et de nos filles pour mettre un holà bien timide dans l'intérêt de l'équilibre du budget, vite nous sommes taxés de maris bourrus, de pères intractables.

De gaîté de cœur, les mères de famille, au lieu d'inculquer à leurs filles des idées saines de modestie, semblent prendre à tâche de les en éloigner le plus possible. Au lieu de les habiller simplement, elles les parent comme des pouponnes de bazar.

Une mère à qui je faisais ce reproche-là me répondit :

« Mais, Monsieur, je fais tous ces vêtements moi-même, je taille ces tuniques, je plisse ces volants, j'ajuste ces noeuds, je chiffonne ces rubans; tout cela le soir quand ma petite famille dort et que mon mari est à son cercle. »

En vérité, Madame, lui répondis-je, vous êtes bien adroite, mais vous sentiriez-vous moins coupable si un jour vous arriviez à empoisonner vos enfants avec un poison préparé de vos propres mains?

C'est pourtant au moral ce que vous faites sans vous en douter.

Thermes de Lessus, 13 novembre 1873. L. C.

(A suivre).



Nous recevons la lettre suivante, au timbre de Berne :

Monsieur le rédacteur,

Votre dernier numéro contient un intéressant récit relatif au rassemblement de troupes, se terminant par un incident tragico-comique dans lequel je figure comme victime expiatoire, succombant sous les coups de gourdin. — Laissant de côté l'affaire de faussetés et de mensonges, je ne puis m'empêcher de constater une fois de plus qu'il est certaines questions qui ne se résolvent pas à coups de gourdin. — La preuve en est que je me porte comme un charme. Mon but n'est pas d'éterniser un incident tout à fait innocent, ni d'occuper vos lecteurs de mon infime personne, mais bien d'avertir celui qui m'a porté ce formidable coup de rondin, que je suis plein de vie, ce qui ne fait honneur ni à son adresse, ni à la valeur de ses biceps.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus empressés.

A. MEYLAN.

Si l'on parcourt le *Moniteur* français du mois de mars 1815, il est très curieux de voir les variantes sur lesquelles cet organe officiel donna les nouvelles relatives au retour de l'île d'Elbe.

Ce journal, qui, peu de temps auparavant, annonçait pompeusement les victoires du grand Napoléon, venait de passer au service de Louis XVIII et d'oublier le conquérant déchu. Voici donc comment le *Moniteur*, qui ne croyait guère au succès de l'entreprise de Napoléon, annonça successivement sa marche vers Paris :

— *L'ogre de Corse* vient de débarquer au Cap-Jouan.

— Le *tigre* est arrivé à Gap.

— Le *monstre* a couché à Grenoble.

— Le *tyran* a traversé Lyon.

— *L'usurpateur* a été vu à soixante lieues de la capitale.

— *Bonaparte* s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais dans Paris.

— *Napoléon* sera demain sous nos remparts.

— *L'empereur* est arrivé à Fontainebleau.

Puis, passant au ton tout à fait respectueux, le *Moniteur* donne cette dernière nouvelle :

— *Sa Majesté impériale et royale* a fait hier au soir son entrée à son château des Tuileries, au milieu de ses fidèles sujets!

Rien de plus charmant que cette gamme d'épithètes passant du dénigrement à l'adulation.

C'était à l'inauguration du chemin de fer d'Echallens. Tout le monde était en gaîté; on buvait le coup de l'étrier et la cloche appelait les invités pour le retour. On monta dans le train avec précipitation; les groupes se divisèrent, et plusieurs personnes qui s'étaient trouvées ensemble pour venir à Chezeaux furent dispersées dans divers wagons.

Deux amis de Romanel, entr'autres, qui ne s'étaient pas quittés d'une semelle, se perdirent com-

plièrement de vue. A leur arrivée à Lausanne où ils vinrent finir la soirée, l'un d'eux, fort contrarié, dit à son camarade : « Ou diable t'es-tu mis ? je ne t'ai pas revu ! »

— Ma foi, répondit l'autre, je me suis mis dans le Conseil d'Etat.

En effet, ayant beaucoup de peine à trouver place, l'ami de Romanel s'était blotti dans un coin du wagon destiné aux autorités.

On sait que les conférences de régents se réunissent deux fois par année aux chefs-lieux de districts pour s'occuper des questions qui intéressent l'enseignement. Ces modestes réunions sont fort goûteuses de ceux qui sont appelés à y prendre part, et elles ont déjà rendu de réels services au développement de notre instruction primaire. On nous signale une heureuse innovation qui s'est produite dans la dernière conférence de Lausanne. Sur une demande qui lui en avait été faite, le Département de l'instruction publique avait chargé M. Bocion d'y donner un cours sur l'enseignement du dessin collectif. Cet essai a complètement réussi, au dire de tous les assistants ; nul doute qu'il n'en soit de même dans le reste du canton, si, comme on peut l'espérer, le Département donne une suite à son excellente initiative.

Un exemple frappant de la versatilité des opinions et des résultats que donne la réflexion, se trouve dans l'attitude d'un peintre dont l'enseigne exhibe sa réclame sur la ligne d'Echallens. Ce brave homme qui avait signé, il y a quelques semaines, toutes les pétitions tendant à éloigner du quartier cette voie dangereuse, arborait, le jour de l'inauguration, un magnifique drapeau.

La Fontaine a dit :

Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

Une veille de Noël.

IV

Elle en revint bientôt, les joues rougies par l'effet de l'eau glacée avec laquelle elle s'était lavée. Sa mise était propre. Son premier soin fut de chauffer le poêle et faire bouillir de l'eau pour le déjeuner. Puis elle se glissa vers son père et arrangea, tout près de lui, ses bouquets, afin qu'il les vit à son réveil.

Tandis qu'elle se livrait à cette occupation, sa main vint à toucher celle de l'auteur de ses jours. Elle recula d'épouvante, cette main était glacée.

— Pauvre père ! murmura-t-elle, le froid l'a raidie. Un peu de patience ! quand je serai riche, je lui achèterai une bonne couverture de laine, la meilleure que je pourrai trouver. Pour le moment, je dois me borner à lui prêter la misérable couverture de mon propre lit.

Et, après l'avoir cherchée, elle s'agenouilla vers son père et lui couvrit soigneusement les épaules.

Tout à coup, elle recula, et prêta l'oreille attentivement.

C'était précisément l'attitude qu'elle avait prise, la veille, à son entrée sur la scène, sauf le sourire agaçant. Ses traits, au contraire, étaient contractés et pâles de terreur. Retenant son souffle, elle se pencha de nouveau sur son père. Pas le moindre bruit n'interrompit le lugubre silence de la chambre. Les yeux hagards, elle s'avance un peu plus pour re-

garder les traits du malade, mais la tête est enfoncée dans l'oreiller et recouverte de mèches de cheveux gris.

Poussée par l'angoisse, frémisante de peur, elle prend son son courage, et, saisissant la tête de son père, elle la tourne du côté du jour ; mais ses yeux ne peuvent plus voir, et sont fermés pour jamais !

Anna tombe à côté du cadavre, dont elle tient toujours la tête entre les mains, et continue à en regarder fixement les traits. Elle crut voir les yeux du mort lui faire des signes. Elle se pencha en avant, sa joue vint toucher le front glacé du défunt, alors elle poussa un cri de terreur et s'élança vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

Les rues étaient encore silencieuses et désertes. Il était tombé une forte neige durant la nuit. Un linceul glacial couvrait la terre.

Une douleur indescriptible s'empara de l'orpheline. Dans toute cette grande ville qui s'étendait sous ses yeux, elle n'avait aucun parent, aucun ami auprès de qui se rendre.

— Oh père ! père ! s'écria-t-elle en tendant les bras vers les restes inanimés de l'auteur de ses jours, pourquoi m'as-tu laissée seule dans ce réduit ?

Puis, écrasée à la fois par la douleur et par le sentiment de son horrible position, elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Cependant, à mesure que la lumière du jour croissait, la vie reprenait dans les maisons et dans les rues. Les cloches firent joyeusement retentir leurs accents solennels, et l'astre du jour trôna avec toute sa splendeur dans un ciel sans nuages. Ses rayons pénétrèrent jusqu'au fond de la mansarde, mais personne ne l'y salua comme d'habitude. Les heures succédèrent aux heures sans qu'Anna sortit de son évanouissement. Déjà deux fois, Mme Muller était venue frapper à la porte de M. Roloff sans obtenir de réponse.

— De ma vie je n'ai encore vu des gens dormir de la sorte ! murmura-t-elle entre ses dents. Au fond, je conçois que cette pauvre Anna soit écrasée de fatigue, soigner tout le jour un malade, et, le soir, aller danser le ballet à l'opéra. Il faudrait une nature de fer pour y tenir. Aujourd'hui nous avons un jour de fête, elle peut bien se reposer !

Ce monologue fut interrompu par l'arrivée d'une dame élégamment vêtue et qui monta l'escalier suivie d'un laquais portant une corbeille couverte.

— Mademoiselle Roloff est-elle à la maison, demanda-t-elle à Madame Muller ?

Une telle visite demandant après Anna Roloff et la qualifiant du titre nobiliaire de Fraulein Roloff, était au-dessus de toutes les imaginations de l'ancienne fruitière. Madame Muller n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles, resta bouche béeante, sans pouvoir proférer un mot. Eulalie, car la dame en question n'était autre que notre danseuse, pensant que Madame Muller était sourde, répéta sa question d'une voix fort élevée.

— Pour le ciel, ne criez pas de la sorte, répondit Madame Muller avec dépit, je ne suis, grâce à Dieu, pas sourde. Mademoiselle Roloff est à la maison et dort encore d'un profond sommeil.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les origines de la Renaissance en Italie, par M. J.-R. Rahn. — II. Poisons et contre-poisons. — III. Les contre-poisons, par M. J. Picard. — IV. L'habit fait l'homme. — Nouvelle, par M. Gottfried Keller. (Suite et fin). — V. L'instruction publique aux Etats-Unis d'Amérique, par Mlle Julie Anneville. — VI. Le cadastre et l'impôt foncier, par M. Léon Walras. — VII. La Patagonie et ses habitants, par M. Auguste Glardon. — VIII. Chronique littéraire de Paris. — IX. Chronique italienne. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.